

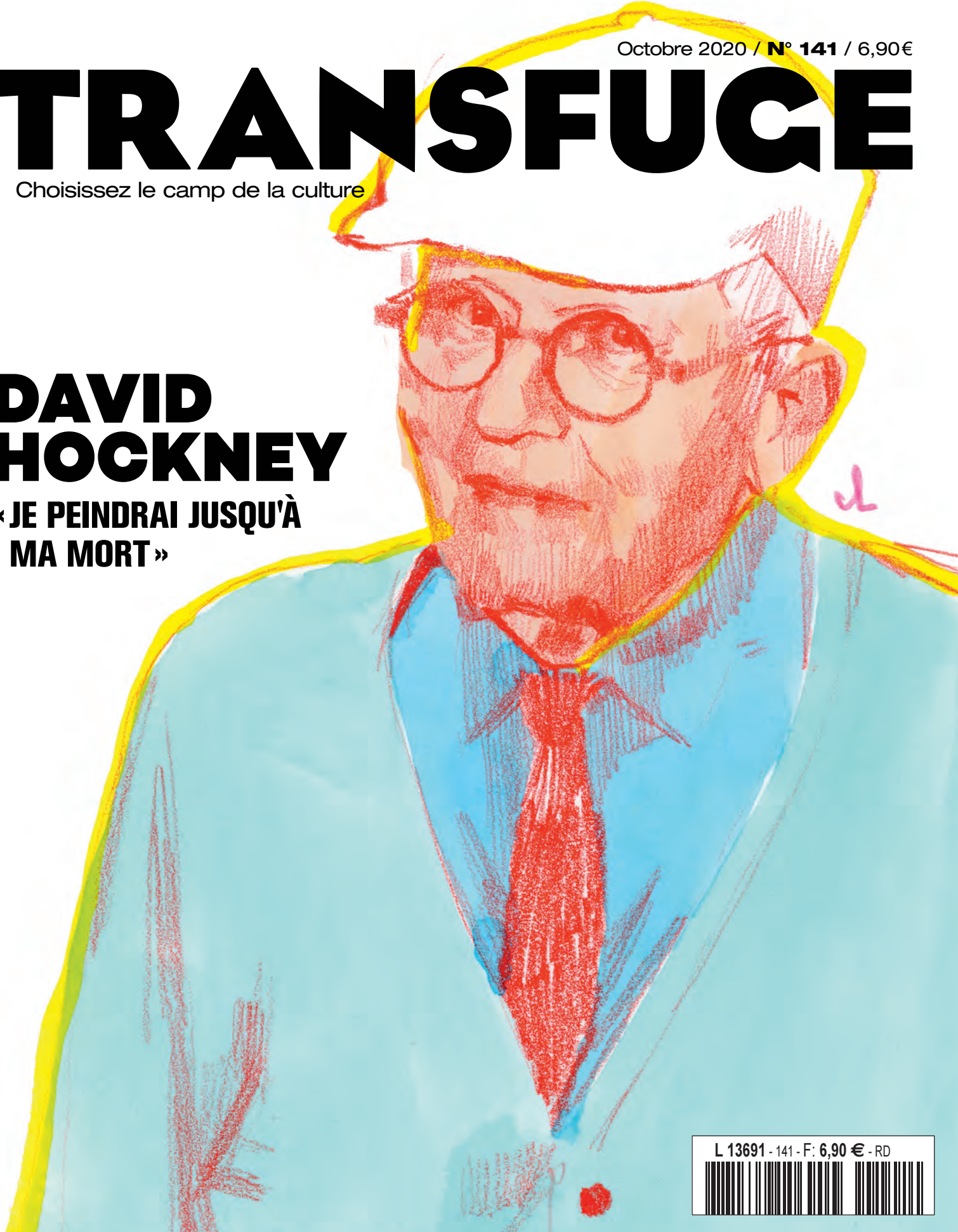
Octobre 2020 / N° 141 / 6,90€

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

DAVID HOCKNEY

« JE PEINDRAI JUSQU'À
MA MORT »



L 13691 - 141 - F: 6,90 € - RD



LITTÉRATURE
Knausgaard,
son combat contre le temps

CINÉMA
le cinéma français
manque-t-il de fantaisie?

SCÈNE
Bellorini enflamme
la rentrée théâtrale

ART
Daiga Grantina,
artiste apolitique



musica

festival
strasbourg

17 sept
3 oct 2020

EDITO

L'homme blanc, nouveau bouc émissaire ?

PAR VINCENT JAURY

Il y a quelques semaines, une femme m'appelle à la rédaction de *Transfuge*, elle a quelque chose d'important à me dire. Elle sait, me dit-elle, que je me suis séparé de manière inamicale l'année précédente d'un des chroniqueurs historiques de *Transfuge*. Or avec ce chroniqueur, continue-t-elle, elle a eu elle-même de sérieux démêlés, qui ont terminé sur le ton de l'insulte. Puis elle m'explique qu'elle a gardé les SMS qu'il lui a envoyés, et que, ces SMS sont misogynes. C'est un vrai dossier #MeToo conclut-elle, et je comprends à demi-mot qu'elle souhaiterait que ce dossier soit « balancé » sur les réseaux sociaux de *Transfuge*, comptant sur un désir de vengeance de ma part. Il y a quelque chose de l'esprit de Vichy chez #MeToo, fondé sur la délation, qui donne le frisson.

Plus tard, je lis un article de la chanteuse Lio, qui compare Serge Gainsbourg à Harvey Weinstein, insinuant ainsi que Gainsbourg était un violeur en série. Tout le monde sait que le chanteur a pu être dur avec les femmes ; on sait aussi comme il pouvait être tendre et aimant avec elles. Quoi qu'il en soit, aucune trace de viol dans sa biographie, encore moins en série. Cette attaque publiée dans le *Huffington Post*, est diffamatoire et d'une lâcheté inouïe, puisque l'accusé ne peut plus se défendre. Pire, nous savons que cette attaque est un règlement de compte. Lio espérait que Gainsbourg lui fasse chanter une de ses compositions, « Souviens-toi de m'oublier », qu'il préfère offrir à Catherine Deneuve. Une fois de plus, #MeToo ressort peu reluisant de cette affaire, où derrière de grands idéaux de justice, se cachent sordidité et mesquineries. En attendant, elle a sali le nom d'un homme, et nous savons qu'il en reste toujours quelque chose, et Lio le sait aussi. Triste triomphe.

C'est contre ces tristes triomphes que Pascal Bruckner a écrit son excellent essai *Un coupable presque parfait, La construction du bouc émissaire blanc*. Il dresse un inventaire implacable de discours émanant de la gauche, discours prétendument progressistes alors qu'ils sont régressions, et même réactions. Avec au cœur de ce progressisme qui est la cible du livre, le néo-féminisme et l'antiracisme identitaire. L'essayiste part du constat que l'homme blanc occidental est devenu l'homme à abattre. C'est un constat qu'il n'est pas le premier à faire, mais il est le premier à répertorier, les discours fiévreux et les vociférations fielleuses, toutes les formes de racisme contre les mâles blancs, sous couvert d'antiracisme ou de valeurs féministes, qui pullulent dans

nos sociétés. À lire ces discours les uns après les autres, nous prenons conscience que ces progressistes de pacotille, à la surface médiatique considérable, sont des antidémocrates virulents, pour lesquels le clair-obscur n'existe pas. Chez les #MeToo, Bruckner démontre que la misandrie, la haine des hommes, n'est pas excentrique mais centrale. Virginie Despentes bien sûr, mais Alice Goffin plus récemment, portent des discours qui ont peu à voir avec l'égalité entre les hommes et les femmes, mais tendent plutôt à défendre l'idée saugrenue, fausse, détestable, que les hommes blancs sont tous violeurs.

Du côté de l'antiracisme identitaire, Bruckner épingle ses dérives, qui renvoient à une triste époque où l'on pensait en terme de race, à l'aune des théories racialistes de Vachet de Lapouge, de Gobineau, ou d'Alfred Rosenberg, le théoricien du nazisme. Nous retrouvons la même rhétorique utilisée hier contre les Noirs, contre les Juifs, les Tziganes, les homosexuels etc.. Mais cette fois-ci, ce sont bien les Blancs qui sont pris dans la tourmente.

Les pages sur les juifs ne sont pas moins glaçantes, eu égard aux déclarations de Houria Bouteldja dont le progressisme est traversé d'un antisémitisme véhément, les juifs « sont les chouchous de la République » ; la Shoah n'est pas un détail, « elle n'est même pas dans le rétroviseur ». L'antiracisme ne peut se construire décemment en fabriquant de nouveaux racismes, qu'ils soient contre les juifs en particulier ou les Blancs en général.

Malgré cela, et c'est aussi la force de ce livre, Bruckner rappelle l'importance de l'émancipation des minorités, et l'importance de l'égalité entre les hommes et les femmes. Il prend en compte la détresse des uns et des autres. Mais pas à n'importe quel prix. Pas aux prix d'un nouveau racisme, pas au prix d'un combat contre l'homme blanc occidental, fort pratique pour souder les clans, les ethnies, les sexes, mais injuste et dangereuse dans une République une et indivisible, universaliste, qui par ce principe même, inspiré de la philosophie des Lumières, s'efforce de voir ce qu'il y a de commun entre les individus et non ce qui les différencie. Il ne s'agit pas de rêver d'une île enchantée, mais au moins d'une île un peu apaisée.

Les hommes blancs sont la dernière « catégorie » humaine à pouvoir être invectivée sans conséquence pour l'invectivé. Le *white bashing* doit cesser, avant que cette farce vire à la tragédie. Après tout, un homme blanc est un homme comme un autre.



P. 14
KARL OVE KNAUSGAARD



P. 48
ANDREI KONCHALOVSKY



JEAN BELLORINI
P. 70



P. 96
DAVID HOCKNEY

SOMMAIRE

N°141 OCTOBRE 2020

03 News

03 Edito général

06 J'ai pris un verre avec **Dorothée Janin**

08 Chronique Book-émissaire d'**Eric Naulleau**

09 Interview extra : **Charif Majdalani**

10 Interview extra : **Richard Russo**

11 Interview extra : **Paula Beer**

Page 12 | LITTÉRATURE

12 Edito livre

14 **Rentrée littéraire** : Interview fleuve avec la star de l'autofiction, **Karl Ove Knausgaard**, pour son livre *Fin de combat*.

20 **Rentrée littéraire** : Reportage avec un des romanciers israéliens les plus brillants de sa génération, **Eskhol Nevo**.

24 **Rentrée littéraire** : Retour sur la vie de **Lola Lafon**, une des écrivaines phares d'aujourd'hui.

28 **Le meilleur** de la rentrée littéraire.

Page 46 | CINÉMA

46 Edito ciné

48 **L'interview** : Entretien fleuve avec **Andrei Konchalovsky** qui nous parle de son biopic sur Michel-Ange.

54 **Reportage** : Rencontre avec **Jean-Pierre Lledo** et ses collaborateurs autour d'un documentaire passionnant : *Israël, le voyage interdit*.

58 **Portrait** : À l'occasion de la sortie d'*A Dark-Dark Man*, **Adilkhan Yerzhanov** revient sur son parcours atypique d'enfant des steppes kazakhes.

62 Critiques

64 **Remous** : Le cinéma français manque-t-il de fantaisie ?

66 DVD

Page 68 | SCÈNE

68 Edito scène

70 **L'interview** : Rencontre avec **Jean Bellorini** qui signe la mise en scène du somptueux *Jeu des ombres*

76 **Reportage** : Dans les coulisses d'*Aria da Capo*, pièce mélancolique sur la jeunesse et la musique de **Séverine Chavrier**.

80 **Portrait** : **Valérie Dréville**, l'actrice incontournable du théâtre français, ose la danse.

84 Critiques

Page 94 | ART

94 Edito art

96 **L'interview** : Visite de quatre heures en Normandie chez l'immense artiste anglais **David Hockney**.

106 **Portrait** : **Daiga Grantina**, jeune artiste originale qui refuse contre la pensée dominante de faire de l'art politique.

110 **Reportage** : Rencontre virtuelle avec le jeune israélien **Gideon Rubin**, de chez Karsten Greve.

114 Galeries et expos

122 **En route ! Va devant !**

LES SPECTACLES 2020 - 2021



À LA MC 93



LE PASS ILLIMITÉ
c'est 12€* par mois pour
voir tous les spectacles
que vous voulez !

* 7€ et 10€ en tarifs réduits



Boris Charmatz
Sylvie Orcier
Mathurin Bolze
Jérôme Bel
Bérangère Vantusso
Gildas Milin
Pierre Rigal
A. T. De Keersmaeker
Thierry Thieû Niang
Sébastien Derrey
Marie-Christine Soma
Encyclopédie de la parole
Joël Pommerat
Claire Ingrid Cottanceau
et Olivier Mellano
Régine Chopinot
Didier Ruiz

Josef Nadj
Ahmed Madani
Jean-François Sivadier
Julien Gosselin
Aurélia Lüscher
et Guillaume Cayet
Johanny Bert
Romeo Castellucci
Irvin Anneix
Yann-Joël Collin
David Geselson
Julie Delille
DeLaVallet Bidiefono
Daniel Conrod
Cindy Van Acker
Cyril Teste

...

et aussi prochainement le programme du
Quartier Général Ouagadougou, Le Caire, Bobigny...

**MC
93**

maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny



seine-saint-denis
LE DÉPARTEMENT

Bobigny
GRAND PARI

TROISCOULEURS

un événement
Télérama

TRANSFUGE



arte

MC93.com



PAR JEAN-CHRISTOPHE FERRARI
PHOTO THOMAS PIREL

Dorothee Janin paraît – même si elle vient de recevoir le prix Maison Rouge de Biarritz – un brin déboussolée en cette rentrée littéraire. Timbre de voix juvénile, regard profond, elle donne l'impression de n'être installée nulle part, ni socialement ni géographiquement. L'impression aussi d'une grande soif d'ailleurs. D'autant qu'elle revient tout juste d'Israël où elle a vécu cinq ans. « Un jour j'étais à Tel-Aviv en voyage. J'ai marché vingt quatre-heures dans les rues de la ville et je me suis dit "je veux habiter là". Ça a été un choc esthétique : la ville a une

roman contient des descriptions inspirées, aussi bien des différentes nuances de la lumière que de la végétation luxuriante de l'île. « C'est que je suis une contemplative et que ce qui m'intéresse avant tout dans l'écriture c'est de trouver le mot exact pour décrire une lumière ou le mouvement du vent dans un arbre. C'est pour cela que j'aime tellement Bonnard ». *L'île de Jacob* touche en effet par la capacité d'émerveillement-associée à son inséparable envers : le sentiment de la dissolution de toutes choses – dont témoigne son auteur, que ce soit devant la beauté d'un être ou celle d'un paysage. Pas étonnant alors que ce sont surtout des poètes qui ont influencé Dorothee Janin : Ronsard, Agrippa d'Aubigné, Verlaine. « Je suis extrêmement attentive à la sonorité des mots et à la musicalité de l'écriture. Mais j'aime aussi que le style soit heurté ; pas compassé, avec d'incessantes ruptures de ton. ».

Récit intime et nostalgique, *L'île de Jacob* croise aussi certains des grands enjeux de notre époque : la crise des migrants et le désastre écologique. N'avait-elle pas peur que ces sujets prennent trop de place jusqu'à vampiriser le livre ? « Si et ça m'a beaucoup bloqué car je ne voulais ni dénoncer, ni alerter. Sinon j'aurais écrit une enquête. Mais là où, dans mon livre, l'individuel et le collectif se rejoignent c'est à travers l'idée de culpabilité. Le narrateur se sent coupable d'un fait intime et aujourd'hui nous nous sentons tous coupables de l'état du monde. Mes personnages vivent intimement quelque chose de vécu collectivement ».

Souhaitons, quoi qu'il en soit, que de telles culpabilités n'empêchent pas l'ardente Dorothee Janin de vivre intensément ses contemplations et ses quêtes d'ailleurs.

« Je suis une contemplative »

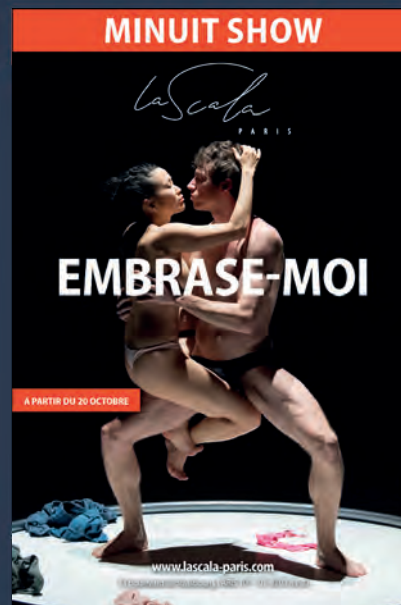
architecture très pure, presque Bauhaus, et en même temps un côté dégingue. » Ancienne journaliste (pour la télévision ainsi que pour *Grazia*), elle y a vécu de piges mais la langue française lui manquant trop la voilà de retour. L'ailleurs, il faudra se débrouiller pour le trouver ici.

La possibilité d'un ailleurs, voilà l'un des motifs principaux de *L'île de Jacob*, le beau et lyrique roman que Dorothee Janin publie chez Fayard. L'action s'y déroule sur Christmas Island, une île de l'océan Indien connue aussi bien pour protéger une espèce endémique de crabe rouge que pour son centre de rétention des migrants venus du Sri Lanka et d'Indonésie. Un aveu, d'emblée, me surprend : l'écrivain n'a jamais mis les pieds sur cet atoll australien. Même si elle s'est beaucoup documentée, elle a préféré l'imaginer. Je m'en étonne d'autant plus que le

laScala

P A R I S

LA SCALA PARIS EST OUVERTE !



www.lascala-paris.com

13 boulevard de Strasbourg, PARIS 10^e - 01 40 03 44 30



france•tv

TRANSFUGE

Télérama sorties



CHRONIQUE

Rire et châtiment

BOOK EMISSAIRE

Karel Capek

Le Châtiment de Prométhée et autres fariboles

Traduit du tchèque par Maryse Poulette

Noir sur Blanc

192 p., 18 €

PAR ERIC NAULLEAU

Le 5 septembre dernier disparaissait Jiri Menzel, quelques jours plus tard reparait sous pavillon des éditions Noir sur Blanc *Le Châtiment de Prométhée et autres fariboles* de Karel Capek — le réalisateur et l'écrivain tchèques se trouvaient ainsi de nouveau réunis par le destin qui fit naître le premier en 1938 et mourir le second la même année. Une semblable forme de résistance souriante à la tyrannie rapprochait aussi les deux hommes. Chef de file de la Nouvelle Vague tchécoslovaque, Jiri Menzel refusa jusqu'au bout la possibilité de l'exil et défia de l'intérieur tant les autorités de son pays sous tutelle de Moscou que les canons du réalisme socialiste, quand Karel Capek consacra ses dernières forces et un ultime roman satirique (*La Guerre des Salamandres*) à dénoncer la montée du nazisme.

D'abord publiés dans le quotidien *Lidové noviny*, les vingt-neuf textes ici rassemblés pratiquent un tranquille dynamitage de toutes les formes de pouvoir. Sous couvert d'humour, l'ambition est de faire dégonfler les têtes des porteurs de couronne réelle ou symbolique, d'annoncer que le roi est nu à tous les bâtisseurs d'empire et autres conquérants frappés d'hubris. À l'officier romain qui fait irruption chez lui et tente de le rallier à la cause impériale, Archimède objecte par exemple : « écoute-moi : dominer le monde — cela vous obligera un jour à une lutte acharnée pour vous défendre. C'est vraiment de la peine inutile que vous allez vous donner là. » Les procédés varient d'une faribole à l'autre, l'un des plus efficaces consiste à présenter les événements historiques depuis le point de vue des plus modestes participants, comme dans ce passage où un soldat grec livre un résumé très personnel du siège de Troie : « tout ça, ça n'a rien de commun avec une guerre ; ces messieurs les généraux et autres dignitaires ont voulu tout simplement se payer une excursion aux frais de l'État ; et nous, les vétérans, nous n'avons qu'à rester bouche bée, à contempler une espèce de paltoquet, un blanc-bec à peine sorti des jupons de sa mère, qui

déambule dans tout le camp en se pavanant avec un bouclier. Voilà, mon gars. » Cette fraternelle attention portée aux gens du peuple n'est pas sans annoncer la manière d'un autre Tchéque de génie, nous avons nommé Bohumil Hrabal (dont pour mémoire Jiri Menzel adapta plusieurs romans à commencer par *Trains étroitement surveillés*, récompensé d'un Oscar en 1968). Plus l'auteur avance dans le temps, le recueil respecte peu ou prou un ordre chronologique, plus le déboulonnage prend des formes réjouissantes, même si beaucoup se montreront déçus d'apprendre que Juliette ne périt nullement par suicide devant la dépouille de Roméo, mais éleva huit enfants avec son mari le comte Pâris. Pour compléter le jeu de massacre, un autre mythe de la toute-puissance vient mordre la poussière entre ces pages, celui de Don Juan auquel un prêtre arrache in extremis la confession que jamais le grand séducteur ne parvint à consommer l'acte de chair, tandis que Napoléon lui-même retombe en enfance et redevient un homme parmi les hommes : « tout au fond d'eux-mêmes, ils ne cesseront jamais d'être des gamins. S'ils font tellement de choses dans leur vie, c'est parce qu'au fond, ils jouent. S'ils font les choses avec tant de passion et d'acharnement, c'est qu'ils les considèrent en fait comme un jeu, ne croyez-vous pas ? Comment quelqu'un peut-il être sérieusement empereur ? Je sais bien, moi, que ce n'est qu'une farce. »

Sous le comique et l'ironie, le préfacier Marcel Aymonin distingue dans *Le Châtiment de Prométhée* « une sorte d'éthique raisonnable du juste milieu ». Laquelle trouve notamment à s'illustrer dans « La crucifixion » où il est dit que « Dans le cas où c'est celui de gauche qui l'emporte, on crucifie celui de droite, mais celui du milieu y passe le premier. Dans le cas où l'emporte celui de droite, on crucifie celui de gauche, mais en premier celui du milieu. » On ne saurait mieux résumer la situation des petites nations prises au siècle dernier dans l'étau des totalitarismes rivaux, ni mieux rappeler que le centrisme est un sport de combat.

« Une telle corruption de la part de la caste politique ne pouvait qu'aboutir à un désastre »

Avec *Beyrouth 2020*, Charif Majdalani se fait le chroniqueur attentif et sans complaisance du Liban. Un livre d'une rare acuité. **PROPOS RECUEILLIS PAR DAMIEN AUBEL**

Ce pays où « l'on n'est plus à un paradoxe près », c'est le Liban, dont Charif Majdalani, au fil d'un journal embrassant tantôt des décennies d'histoire, zoomant ailleurs sur les péripéties du quotidien, restitue toutes les contradictions. La crise bancaire, le Covid, la « caste des oligarques au pouvoir » et leur conception mafieuse de la vie publique, tout est ici égrené dans une langue lucide, tranchante, soudain illuminée ici ou là d'une référence littéraire ou mythologique. Jusqu'au 4 août 2020, où tout explose – littéralement...

Tout semble mener aux « cinq secondes de l'apocalypse » du 4 août. Vous avez conçu votre livre comme une tragédie ?

Lorsque j'ai commencé à écrire ce livre, j'avais comme but de raconter le quotidien d'un monde en pleine décomposition et qui pourtant continue à vivre sa vie. Les travaux et les jours par temps d'effondrement, en quelque sorte. Et puis sont arrivés le 4 août et l'explosion, qui ont donné au texte une autre ampleur, et un autre rythme. Dans les pages qui précèdent le 4 août, cette idée d'inexorabilité pouvait en effet être perçue comme un des sujets sous-jacents de l'ouvrage. Parce qu'une telle quantité de corruption et d'irresponsabilité de la part de la caste politique ne pouvait fatalement qu'aboutir à un désastre. Ce désastre, on le pensait lent, incarné dans la crise économique et sociale, et c'était vers quoi s'acheminait mon propos. Or l'explosion a montré qu'il pouvait advenir aussi en un clin d'œil. Sauf que l'inexorabilité ici n'a rien de tragique. Ce qui est arrivé n'est pas un destin, en ce sens que tout aurait pu être évitable. Il n'y a là nulle fatalité, mais quelque chose d'autre : la claire conscience que l'on va vers l'abîme et le fait d'y aller avec presque de la complaisance et un rien de folie suicidaire.

Le Liban est un vaste théâtre de l'absurde...

La complexité extrême dans un si petit pays permet toutes les hyperboles. On a souvent parlé

de « miracle libanais ». Une célèbre boutade affirmait que si vous compreniez quoi que ce soit au Liban, c'est qu'on vous l'avait mal expliqué. Tout ça valait pour les temps de prospérité. Lorsque tout a basculé, la mauvaise gestion d'une construction nationale et étatique complexe a fatalement transformé le quotidien en une succession d'absurdités.

Vous écrivez : « Seul l'impact direct sur moi de ce qui se passe témoigne qu'il se passe bien quelque chose. »

Raconter le quotidien est le meilleur moyen de faire sentir de l'intérieur le lent processus de délitement d'un monde. Je l'ai beaucoup fait dans mes romans, je le fais ici quasiment en direct, en parlant de moi et de mon entourage.

Un des leitmotifs de votre livre, c'est le déni. Comment expliquez-vous cette constance dans la cécité ?

La force de vie du peuple libanais, son appétit de construire et d'entreprendre lui a fait sans doute interioriser la funeste notion de résilience. On s'est cru résilient tout le long de ce siècle d'existence du Liban moderne, sans s'apercevoir que ce que l'on prenait pour de la résilience n'était qu'acceptation de tous les travers d'une mauvaise gouvernance en échange de la possibilité de continuer à jouir de la vie et du présent.

Vous évoquez le soulèvement du 17 octobre 2019, et soulignez l'importance de la mobilisation à la suite de l'explosion, mais elle ne change rien à l'« establishment mafieux » du pays...

Le soulèvement a enclenché un mouvement de changement irréversible. Mais c'est un mouvement lent et semé d'énormes embûches qui pourraient nous mener vers le meilleur comme vers le pire. En attendant, cette lenteur donne l'impression que tout est bouché. Impression fautive, mais très dure à vivre psychologiquement au jour le jour.



BEYROUTH 2020
Journal d'un effondrement
Charif Majdalani, Actes Sud,
160 p., 16,80 €



« La vie avance comme un bateau à contre-courant »

Avec *Retour à Martha's Vineyard*, Richard Russo raconte, avec mélancolie et sensibilité, le destin de trois amis qui, sur le tard, sont amenés à faire le bilan de leur vie.

PROPOS RECUEILLIS PAR ANDRÉ LAURENT

Dans quelle mesure ce roman a-t-il des résonances biographiques ?

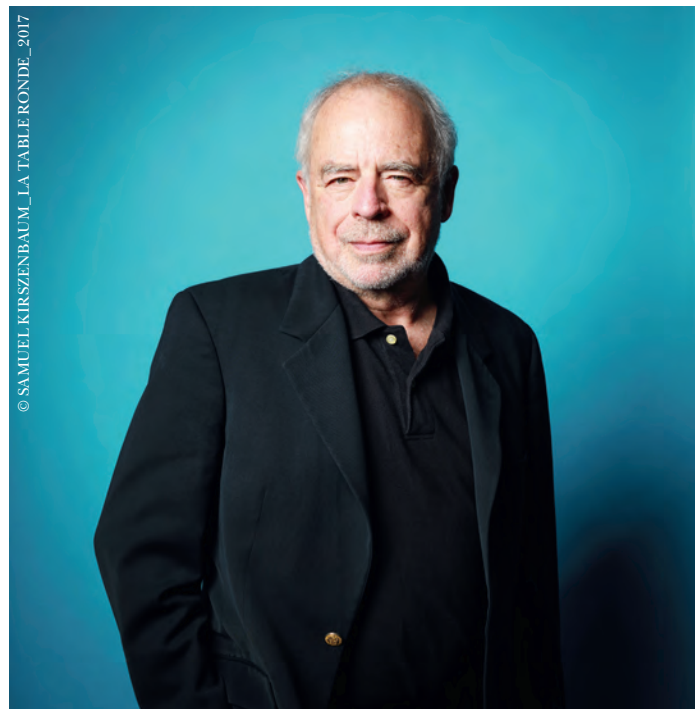
Il y a pas mal d'éléments autobiographiques dans le livre, en particulier dans les premiers chapitres qui décrivent le tirage au sort pour aller au Vietnam. J'ai donné au personnage de Teddy mon propre numéro de loterie, par exemple. Et, à l'époque où j'étudiais dans une université publique de l'Ouest, j'étais, comme mes trois personnages principaux, homme d'entretien dans une sororité. Le tirage au sort que je décris dans le roman s'est à peu près passé comme cela dans la vie réelle : le climat de turbulente frivolité quand la nuit commençait, le coup de matraque du réel au fur et à mesure que les numéros d'anniversaire étaient annoncés, l'effondrement de ceux dont le destin avait été modifié, tandis que d'autres attendaient encore de connaître leur avenir. Et bien sûr, le sentiment que nous n'étions pas « tous pour un et un pour tous ». La loterie avait fait de nous des individus.

Il y a de très belles pages dans le roman sur le passage du temps. Pensez-vous comme Fitzgerald l'écrit dans *La Fêlure* que toute vie est un processus de démolition ?

Démolition est peut-être un mot trop fort, mais plus je vieillis, plus je suis d'accord pour dire que la vie (ou du moins la mienne) avance, comme l'écrit aussi Fitzgerald (mais dans *Gatsby le magnifique*), « comme un bateau à contre-courant, sans cesse ramené vers le passé ». Mes trois personnages principaux luttent contre ce passé. Cependant, comme ce sont des hommes fondamentalement honnêtes qui veulent connaître la vérité, leurs luttes ne sont pas inutiles et ne se terminent pas nécessairement par une défaite. Leur amitié, par exemple, n'est pas détruite.

À ce titre, la façon dont vos personnages continuent à chercher le bonheur, malgré le passage du temps qui passe, est très émouvante. Considérez-vous que la recherche du bonheur

© SAMUEL KIRSZENBAUM, LA TABLE RONDE, 2017



- comme chez des écrivains comme Stendhal ou Giono - constitue un thème fondamental de votre œuvre ?

Eh bien, « la recherche du bonheur », c'est presque un cliché pour un écrivain américain ! Grahman Greene, ainsi que d'autres écrivains européens, nous ont réprimandés pour cela. Greene considérait que la poursuite du bonheur était infantile. Mais – que voulez-vous ? - nous sommes, nous Américains, une invétérée bande d'optimistes (enfin, peut-être pas en ce moment de l'histoire, mais en général) ! En fait je pense que la plupart de mes personnages sont simplement têtus, et j'aime ça chez eux. Le destin a souvent joué contre eux, mais au lieu d'abandonner, ils combattent et remportent de petites mais significatives victoires. Je suppose qu'être le témoin de leur courage me rend heureux.

Je serais curieux de connaître votre réponse à la question posée dans le roman : « comment se fait-il que le monde sait ce dont nous avons le plus besoin et trouve le moyen de nous en priver ? »...

Vous voulez connaître la réponse ? Moi aussi. Sommes-nous surveillés (rires) ?

RETOUR À MARTHA'S VINEYARD

Richard Russo, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Esch, Quai Voltaire, éditions de la table ronde, 384p., 24 €



« Avec Ondine, Petzold a voulu donner un nouveau mythe à Berlin »

Dans *Ondine* de Christian Petzold, la magnétique Paula Beer offre un nouveau et bouleversant visage à une figure issue de la mythologie germanique.

PAR JEAN-CHRISTOPHE FERRARI

Ondine est un personnage amplement traité par la littérature (La Motte-Fouqué, Giraudoux, Apollinaire, Ingeborg Bachmann, etc.). Comment définiriez-vous votre Ondine par rapport à ses incarnations précédentes ?

Petzold poursuit et prolonge le mythe d'*Ondine*. Alors que dans un certain nombre de ses incarnations précédentes, elle ne pouvait pas sortir du cercle tragique qui l'oblige à tuer les hommes après que ceux-ci l'ont trompée, ici le film choisit de mettre en scène l'Ondine amoureuse. Même si elle est déterminée par le comportement des hommes, même si elle a toujours été trahie par eux, elle ne renonce jamais à l'espoir d'aimer d'un amour sans contrainte et de devenir un être humain. Chez Petzold, le fait de ne plus être obligé de tuer lui permet de faire l'expérience de la beauté de la vie. Et aussi de sa légèreté. C'est pour cela que Christophe et Ondine ont, quand ils sont ensemble, quelque chose d'innocent. Ils se comportent comme des enfants, et c'est très beau.

En tant qu'actrice, comment se prépare-t-on à jouer une figure mythologique ?

On se prépare différemment que pour les autres rôles. D'autant que le film n'a pas ce naturalisme qui est si souvent exigé dans le cinéma d'aujourd'hui. Le film raconte l'histoire d'Ondine comme on pourrait le faire sur une scène par exemple, comme un conte. C'est très rare dans le cinéma d'aujourd'hui et je trouve cela très beau. Pour préparer le tournage, je me suis beaucoup intéressée à la place de l'eau dans les contes et aux études sur la force symbolique de l'eau. J'ai réfléchi à cette question : pourquoi associe-t-on l'eau à la fois à la féminité et à une force meurtrière ? Et puis en prenant des cours de plongée, j'ai ressenti charnellement ce que



l'eau peut faire de nous. J'ai senti physiquement quel était l'élément d'Ondine.

On a le sentiment que le film veut inventer un nouveau mythe berlinois...

Oui, avec *Ondine*, Petzold a voulu donner un nouveau mythe à Berlin. L'histoire de Berlin est déchirée. C'est une ville dont on sent à plusieurs endroits qu'elle manque d'unité, une ville qui – parce qu'elle se développe toujours et qu'elle attire de plus en plus de personnes – n'a pas encore trouvé sa forme définitive. Beaucoup de Berlinoises qui sont nées là-bas ne reconnaissent plus leur ville. Dans le film, le personnage d'Ondine est une historienne qui explique dans ses conférences que la ville a été construite sur un marais (donc sur l'eau qui est son élément). Ondine étant immortelle, elle était là dès le début. Elle connaît la ville depuis sa première heure. C'est pour cela qu'elle peut raconter l'histoire de Berlin. Quand Ondine donne ses conférences, elle veut transmettre aux autres l'histoire de cette ville qu'elle connaît si bien. Ondine a vu toutes les transformations de Berlin et elle continue à l'aimer. C'est cela qui est merveilleux dans le film : malgré tout ce qu'elle a vu, elle garde encore espoir dans l'humanité.

ONDINE

De Christian Petzold, avec Paula Beer, Franz Rogowski, sortie le 23 septembre, Les Films du Losange.



EDITO LITTÉRATURE

Non Edouard Louis, le roman n'est pas mort

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

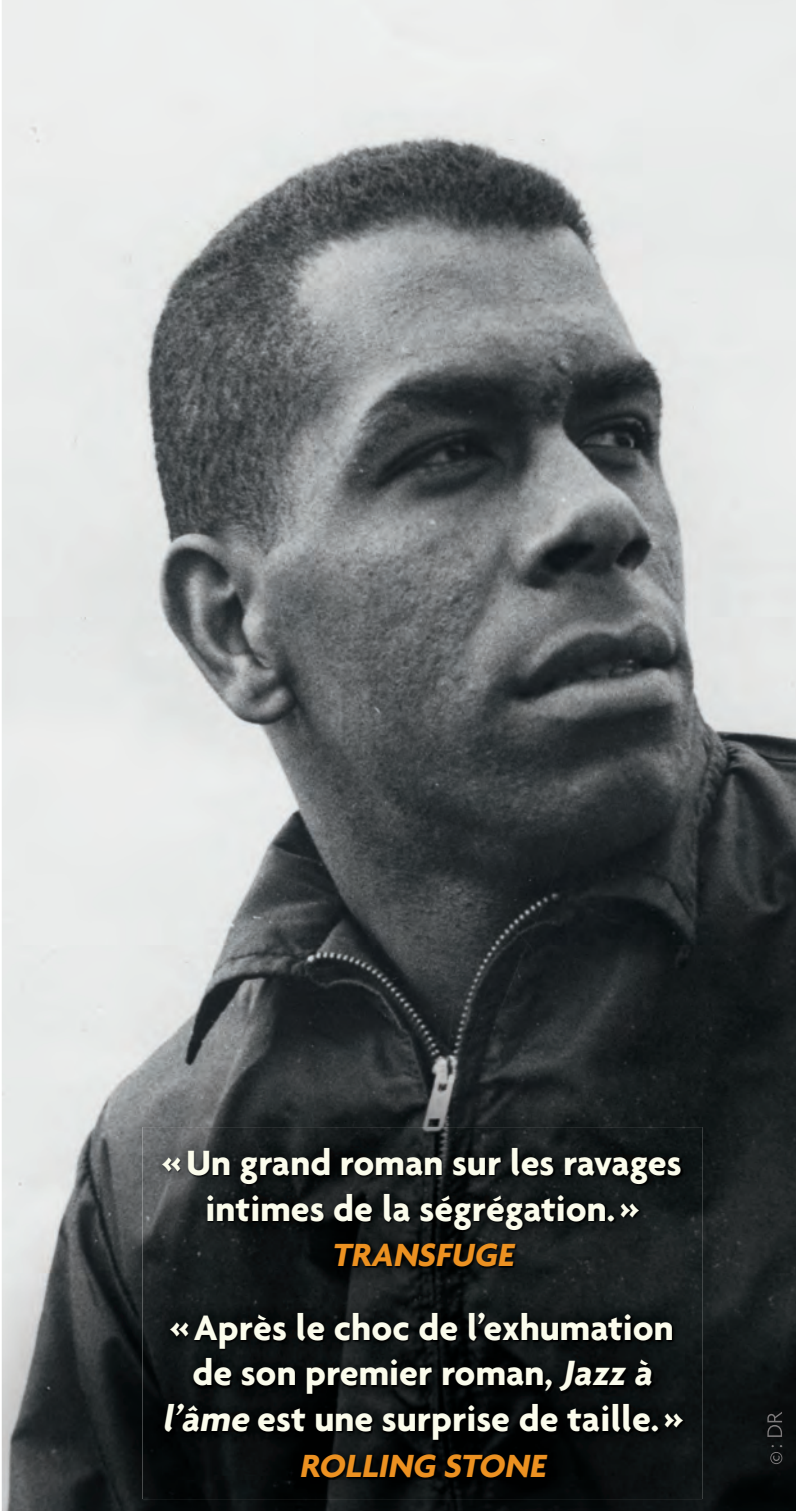
Il est des amateurs de combat qui résument en quelques phrases ce que tant d'autres ruminent sans oser le dire. Edouard Louis se félicite dans *Libé* et sur les réseaux sociaux, de ce qu'il perçoit comme une révolution littéraire, comparable à la naissance du roman moderne au XIXe siècle : la fin de la fiction. Le roman est mort, le récit de soi l'a dévoré. Pourquoi ? Parce que seule l'autobiographie est politique, seul le « je » est traversé par le monde, les mécanismes sociaux... On reconnaît la passion bourdieusienne de Louis qui a nourri avec force ses deux premiers livres. À l'entendre, la littérature doit devenir non seulement le miroir de l'inconscient social formulé par Bourdieu, mais en serait elle-même désormais déterminée : si nous pensons, n'agissons jamais hors de ce que la société a fait de nous, alors il n'y a pas de sens à se mettre dans la peau d'un autre. Un Zola aujourd'hui ne serait plus nécessaire pour écrire *Germinal*, si l'on veut entendre la mine, écoutons celui qui y descend, et nul autre que lui.

Édouard Louis politise une évidence éditoriale de cette rentrée : Carrère fait son *Yoga*, et chacun applaudit la mise à nue. Louis fait simplement un pas de plus, et condamne la fiction.

L'enterrement est rapide, célébré sur Instagram par des milliers de likes. Et pour cause, tout le monde se raconte sur Insta, tout le monde est écrivain, et le roman agonise dans son coin... Fini ce lieu que les XXe et XXIe siècles, de Kafka à De Lillo, de Garcia Marquez à Bolano, ont choisi pour donner forme et récits au monde. Fini ce lieu sans lieu, où le sens n'est pas donné dès l'entrée comme les consignes d'un appartement Airbnb, mais se dévoile de pièce en pièce, au gré de personnages, d'inventions, de points de vue contradictoires qui tournent et nous déplacent selon une vérité changeante. Et c'est bien là que l'on outrepassa l'enjeu esthétique pour mener à une question essentielle : peut-on aujourd'hui se déplacer ? Je ne veux pas dire sans masque et

gélifié, je veux dire, peut-on penser hors de soi ? En dignes bourdieusiens, les guerriers du « Je » nient ce déplacement, et appréhendent la littérature à l'aune d'une vérité qui figerait toutes les autres. La doctrine vient tracer l'avenir unique de la littérature, c'est une vieille habitude politique, l'art doit toujours être mis sous tutelle. Mais à mon sens, cette distinction du bon « Je », contre le mauvais « Il », traduit non seulement une vision exsangue de la littérature, mais aussi une offense à la nature libre de l'individu. Se condamner à l'unique récit de soi, c'est s'assigner à un Moi figé et sûr de lui : « Je » vous dis le monde tel que je le vois et le ressens, et il n'y a aucune possibilité pour moi d'accueillir un autre que ce « Je » dans mes pages. Le monologue a ceci de confortable qu'il repose sur la certitude d'un « Je » dépouillé des autres, incontestable dans son face à face avec lui-même. À l'inverse, créer un personnage, parler pour lui, c'est accepter un autre que soi dans son livre qui, peut-être, heurterait les certitudes qui ont présidé à l'écriture. Introduire des personnages, se réinventer en les inventant, c'est bousculer toute idée que l'on voudrait arrêtée du monde et de l'individu déterminé, et interdire toute possibilité de dogmatisme. Kundera l'a dit, je le répète, le roman, c'est se mettre à l'épreuve démocratique. Faire parler l'autre à travers moi, c'est prendre en compte une autre vérité que la mienne, et l'accepter comme aussi valable que la mienne. À la fin de *2666* de Bolano, sans doute le plus grand roman de ces vingt dernières années, j'ai traversé la violence et l'histoire, en passant d'une voix à l'autre, dans cette dépossession de mon individu que je crois être l'une des plus grandes forces de l'art.

Le romancier à mon sens ne peut survivre qu'en accomplissant une nouvelle fois ce geste de transgression qui détermine l'artiste ; ventriloquer la marionnette, parler non pas pour les autres, mais dans les autres. Il n'y a sans doute pas d'avenir, littéraire, politique, ou humain, dans un monde qui refuserait d'endosser la parole de l'autre, aussi risqué cela soit-il.



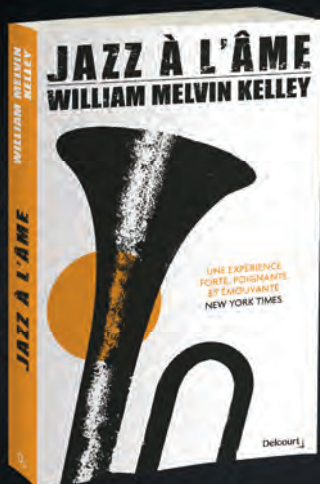
« Un grand roman sur les ravages
intimes de la ségrégation. »

TRANSFUGE

« Après le choc de l'exhumation
de son premier roman, *Jazz à
l'âme* est une surprise de taille. »

ROLLING STONE

©: DR



PAR L'AUTEUR DE
**UN AUTRE
TAMBOUR**

Delcourt
La littérature en mouvement

opéra
Comique

SEPTEMBRE > DÉCEMBRE

2020

28 SEPTEMBRE > 8 OCTOBRE

**LE BOURGEOIS
GENTILHOMME**

MOLIÈRE / JEAN-BAPTISTE LULLY

Marc Minkowski / Thibault Noally
Jérôme Deschamps

12 > 22 NOVEMBRE

**HIPPOLYTE
ET ARICIE**

JEAN-PHILIPPE RAMEAU

Raphaël Pichon / Jeanne Candel

14 > 23 DÉCEMBRE

FANTASIO

JACQUES OFFENBACH

Laurent Campellone / Thomas Jolly

DIMANCHE 4 OCTOBRE 2020

**LANCEMENT
DE LA SAISON 2021**

Ouverture des abonnements > 5 octobre
Place à l'unité > le 26 octobre

01 70 23 01 31
opera-comique.com

Licence E.S. 1108364 ; 2108365 ; 3108366 - Création graphique **INCONTRO** - Illustration : © Julia Lamoureux



TRANSFUGE

arte



france-tv

« Je cherche l'énergie avant toute chose »

Fin de Combat de Karl Ove Knausgaard achève son récit autobiographique en six tomes. Rencontre avec un écrivain au succès mondial qui a mené au plus loin la littérature du Moi.

INTRODUCTION ET PROPOS RECUEILLIS PAR
ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

L'entreprise prend enfin tout son sens. Karl Ove Knausgaard termine ses milliers de pages de récit de lui-même par ces mots : « je ne suis plus écrivain ». Oui, à la fin de *Mon Combat*, l'auteur Knausgaard a eu la peau de l'écrivain Knausgaard, après une bataille de plusieurs années qui octroie au livre son titre. Ce combat est non seulement celui de l'écrivain pour parvenir à terminer ce livre, mais aussi celui de Knausgaard pour balayer l'homme qu'il était au moment de se lancer dans cette entreprise de mise à nue totale, de l'enfance à la parution du premier livre, de la masturbation à l'alcool, de la mégalomanie à la lâcheté, de la tyrannie à la mort du père. Nous l'avons suivi page après page, en six livres denses, furieux, parfois ratiocinants, fumeux, d'autres fois radicaux, éblouissants. Toujours à bout de souffle, mais jamais à court de souffle. Et l'on saisit en lisant ces derniers mots du livre, qu'ils closent la très longue phrase d'un homme qui avait décidé de tuer en lui cet homme de quarante ans, auteur de quelques livres, passionné de Joyce et de Thomas Mann, ce jeune Norvégien père de trois enfants, marié à Linda, et fils d'un homme sans nom, « Mon père ». Jamais un homme de notre époque ne s'était-il ainsi donné, à la manière rousseauiste, « dans la vérité de sa nature ». Il en a payé le prix, ses proches l'ont attaqué, l'avocat de son oncle, on le découvre dans ce livre, lui écrit avant la parution, « vous avez vendu votre père et votre grand-mère au prix du sang ». L'écrivain ne cherche en rien à se justifier, « les arguments juridiques ne sont d'aucun secours. Les arguments littéraires ne

sont d'aucun secours. J'ai dépassé les limites et de cela je ne peux me défaire ».

Si le tome précédent, *Comme il pleut sur la ville*, nous plongeait dans le sentiment d'échec de Knausgaard, et sa souffrance d'écrivain, celui-ci nous mène donc sur les traces des autres, non seulement cette famille paternelle qui l'accuse, mais aussi ses amis, ses enfants et Linda, sa femme. Ainsi, ces pages qui racontent le jour où Karl Ove lui donne le manuscrit dans lequel il décrit leurs difficultés conjugales, sa propre froideur de cœur et le désir qu'il a éprouvé pour une autre. Heure par heure, nous sont décrits les larmes de Linda, sa douleur, son impuissance à quitter cet homme, leur tentative de réconciliation, fragilité qui fait écho à la fin du livre au séjour à l'hôpital psychiatrique de Linda. Rien n'entrave l'écrivain et son « regard intérieur total », ni les verrous de la pudeur, ni le jugement collectif, il ne croit à la morale qu'en « un contact direct, de l'un face à l'autre ». Ce « contact » peut-être un choc, comme celui qu'il a éprouvé face au cadavre de son père, ultime image face à laquelle la prose bute au fil des pages, le corps mort du père regardé par le fils qui le hait. Le centre névralgique de *Mon combat* se situe là ; Knausgaard est torturé par une incessante culpabilité, sexuelle, littéraire, familiale, héritée d'une loi paternelle qui s'avère le principal sujet du livre. Le père de l'écrivain, professeur autoritaire qui dès l'enfance terrorise Karl Ove et l'humilie, sombre dans l'alcool à la fin de sa vie, et meurt dans une déchéance totale que l'écrivain ne parvient pas à comprendre. Dérivant du père, et du titre qu'il s'est choisi, l'écrivain norvégien consacre plusieurs centaines de pages à Hitler, et particulièrement à sa jeunesse. Très documenté, cet essai dans le roman suggère là aussi une tension d'Hitler avec la loi paternelle, fuyant le spectre d'un père aussi violent à la maison que bon vivant à l'extérieur, pour se retrouver dans un monde de l'art auquel il est en réalité parfaitement étranger. Si Knausgaard pose ses réflexions sur Hitler sans les mener vers un but distinct, il révèle par cet intérêt qu'il lui voue ce débat que l'on peut mener avec un père intérieur, plus ou moins fantasmé,

FIN DE COMBAT

Karl Ove Knausgaard, traduit du norvégien par Christine Berlioz et Laila Flink Thullesen, Jean-Baptiste Coursaud et Marie-Pierre Fiquet, éditions Denoël, 1405p., 32€





qui infuse nihilisme, ou désir de destruction en certains hommes.

Mais l'enjeu de l'écrivain est aussi littéraire. La radicalité du projet de Knausgaard ne cherche pas à faire vivre « un Je sensible » et délicat, tel que la plupart du temps on croit le donner dans l'autofiction, mais à rayer de la carte l'écrivain Knausgaard, à l'image de cette scène centrale du livre cinq, au cours de laquelle, ivre mort, il s'entaille le visage avec un tesson de bouteille. Il est pris dans un tel désespoir qu'il écrira plus tard, « je n'avais plus rien à perdre ». L'homme ainsi dépasse l'écrivain, et relatant cette scène, livre une forme archaïque d'autoportrait au fond du gouffre.

Contrairement à ce qui a été dit, Knausgaard n'est pas Proust, mais l'anti-Proust. Il est traversé par un flux confessionnel qui s'abat brut sur la page, il n'y a ni madeleine, ni sonate de Vinteuil dans ce livre, il n'y a pas de jeux de reflets, d'échos, et de correspondances, et il n'y a surtout pas de langue musicale, ciselée, modelée et réinventée. Les masques sont jusqu'au dernier ôtés, demeure la réalité incontournable d'un visage mutilé, soit la matière vive, obsessionnelle d'un homme au monde. Et Knausgaard le sait mieux que personne, consacrant de longues pages à Joyce ou Thomas Mann, il avance dans une autre sphère, par son écriture même, inspirée de Journaux d'écrivains et d'anonymes, il se fait la voix la plus puissante, d'une « anti-littérature ».

Sans doute, l'autofiction n'a-t-elle de sens que dans cette radicalité de la prose, jusqu'à la cruauté, jusqu'à l'ennui. Mais Knausgaard est parvenu à la renaissance, et lorsque nous nous parlons en ce début d'automne, dans les silences qui séparent ses réponses, ses hésitations, ses cigarettes, alors qu'il est à Londres à l'aube de la parution de son prochain livre, un roman qui parle de tout, sauf de lui, on aurait envie de lui dire, l'écrivain est mort ? Vive l'écrivain !

Vous avez fini *Mon Combat* il y a presque dix ans, était-ce dans votre vie d'écrivain le début ou la fin de quelque chose ?

C'était sans aucun doute une libération du point de vue créatif. Avant *Mon Combat*, le processus d'écriture m'était extrêmement douloureux, je le raconte dans le livre, je prenais trois, quatre, cinq ans pour parvenir à écrire un livre, alors qu'en écrivant *Mon Combat*, j'ai d'une certaine manière désamorcé la pression, ou abaissé mes critères, et j'ai accepté tout ce qui venait, tout ce que j'écrivais, sans rien contester. C'était une crise de milieu de vie que je traversais, et qui s'est ainsi exprimée. A partir de là, j'ai commencé à écrire de manière plus libre, et cela n'a pas cessé.

« La littérature doit rester un des très grands espaces de liberté, un lieu de conflits de différentes visions du monde »

La dernière phrase du livre est « je ne suis plus écrivain ». Le pensiez-vous au moment où vous l'écriviez ?

Oui, c'était même la seule chose que je savais en commençant *Mon Combat*, je devais en arriver à ce point d'abolition de moi en tant qu'auteur. Tout le livre raconte cela, comment on devient un auteur, comment on écrit, jusqu'à l'issue finale, la disparition de celui qui raconte, qui a tout révélé, puis qui s'efface, et cette personne c'était moi. Pendant un temps après le livre, j'ai cru que je devais arrêter d'écrire de la fiction, me consacrer aux essais, jusqu'à ce que je comprenne qu'il s'agissait d'autre chose, non pas la fin de mon rapport à la littérature, mais la fin du récit de moi-même. Aujourd'hui, *Mon Combat* est une histoire terminée pour moi, je pense à mon prochain roman à paraître en Norvège, une fiction sur neuf différentes personnes, qui a lieu deux jours dans le futur. Je m'intéresse désormais à la manière dont le monde appartient à chaque personne différemment, selon son regard. J'ai quitté le regard unique de *Mon Combat*.

Dans ce dernier tome, vous citez beaucoup les grands auteurs du XXe siècle, de Thomas Mann à James Joyce, éprouvez-vous une nostalgie pour ces romanciers qui ont cherché, par la forme, à réinventer un grand roman occidental ?

J'aime beaucoup ces auteurs, je les ai beaucoup lus, mais je n'ai pas de nostalgie pour ce roman du XXe siècle. Depuis *Mon Combat*, je recherche quelque chose de neuf, pour moi écrire c'est un moyen de penser différemment, un moyen de me libérer de ce qui me retient, de ce qui m'a formé, la littérature peut nous libérer de ce qui est prédéterminé, nous emmener dans d'autres directions. Par exemple, parmi les écrivains contemporains, j'ai lu d'Emmanuel Carrère, *le Dernier Royaume*, et j'ai trouvé excellent

cette manière qu'il a de mettre les choses en mouvement, je recherche cela aussi, transformer la pensée, la faire agir dans le livre, voilà pourquoi si la forme est essentielle, elle apparaît peu à peu pendant l'écriture, je ne peux pas vous dire vers où je vais, je ne sais pas comment j'avance, mais j'écris. Il me semble que quand on lit Thomas Mann aujourd'hui, c'est plus pour rechercher la manière dont il a décrit des émotions, des états intérieurs, que pour sa forme romanesque.

Ce que vous dites me fait penser à une scène du livre, lorsqu'à Venise, vous voyez surgir un monstrueux ferry, face auquel vous ressentez une émotion, écrivez-vous, de l'ordre du sublime... Êtes-vous toujours à la recherche de ce genre d'instants ?

Oui. Je cherche à voir le monde tel qu'il est, ce qui est impossible, mais je persiste. Il y a tant de choses dans nos vies qui sont tissées d'habitudes, que le monde finit par disparaître, parce que nous faisons sans cesse la même chose, cette mécanique inlassable nous bouche la vue. Mais il suffit de déplacer quelque chose, un détail, pour soudain voir le monde. Je cherche ces moments de révélation, et le sublime entre dans cette catégorie, il permet de nous faire accéder à quelque chose de l'existence, bouleversant, comme l'idée de mourir. Ou le sentiment d'être vivant. Ces instants nous permettent de retrouver cet état de grâce que connaît seul un enfant. Je cherche aussi à comprendre ce sentiment dans mon rapport à l'art, la nature du sublime qui surgit soudain, et qui disparaît aussi vite. J'ai écrit un essai pour comprendre pourquoi certaines œuvres d'art me bouleversaient autant, par exemple dans la peinture, pourquoi je suis ainsi ému par cette matière étalée sur une toile présente face à moi ? Pourquoi l'art existe-t-il ? Quelle différence entre le génie qui peint une pomme, et l'image d'une pomme ? Et pourquoi une véritable pomme ne m'émeut pas comme celle représentée par le génie ? Mais depuis quelque temps, je cherche aussi à comprendre la manière dont on explique le monde, par la religion, la psychologie, le chamanisme, qui sont des aires de pensées qui s'excluent les unes les autres, et pourtant sont des domaines de langage qui tous recherchent la même chose, ces instants de sublime.

Vous vous penchez sur la jeunesse d'Hitler, et ses années de jeune peintre, le comparant à l'écrivain Knut Hamsun, le prix Nobel norvégien dont on connaît *La Faim*, qu'avez-vous perçu de commun entre les deux hommes ?

Knut Hamsun est un auteur inouï, je le lis depuis toujours, il est capable de faire vivre les

autres comme lui-même de manière unique. Mais il a fait ce qu'il a fait pendant la guerre, il est un des seuls hommes au monde à avoir écrit la nécrologie d'Hitler, un hommage en 1945, c'est impardonnable. Ce parcours de vie m'a toujours fasciné. C'était un homme simple, il est à peine allé à l'école, et il arrive à obtenir le Prix Nobel en 1920, il est alors adoré par les Norvégiens. Puis il devient pendant et après la guerre un homme détesté, et cela m'a particulièrement intéressé, cet amour, et cette haine qu'il a pu susciter. Mais l'homme était ainsi, il a écrit des essais dans lesquels il est très dur, froid, insensible, et dans ses romans, il se révélait si humain... Alors que j'écrivais sur Hitler, qui a vécu à la même époque, qui venait d'un même milieu, qui a eu lui aussi des aspirations artistiques mais qui les a abandonnées, j'ai pensé à Hamsun, à cette atmosphère européenne. Hitler ne s'est pas fait tout seul, il est le produit de son monde et d'une culture qui l'a formé, il a connu à Vienne ce qu'Hamsun à Oslo a vécu, la faim, la vie de déshérence d'un aspirant à l'art, voilà pourquoi je les ai rapprochés.

Ceci étant dit, comment définiriez-vous le rapport qu'entretenait le jeune Adolf Hitler à l'art ?

Ses peintures sont horribles, sans vie, il ne mettait rien dedans, rien de lui, rien du monde, il était si monotone, constamment à se parler à lui-même, dans un discours intérieur permanent qui interdisait sans doute l'art. Mais vous savez j'ai écrit cela il y a longtemps, et depuis, je n'y pense plus, ce n'est pas une question si importante pour moi.

À propos de la littérature, vous écrivez dans ce dernier livre, qu'il faut se forger une voix entre l'extrême singularité du fou et les clichés romanesques. Pouvez-vous nous expliquer ce que vous entendez-vous par là ?

Cette question du cliché est une bonne question, même si je ne l'ai pas vraiment résolue. Si vous voulez sortir de la structure normale de pensée, de la vision habituelle, il faut sortir de la pensée préformulée, on ne voit rien à travers un cliché, sinon une pensée absolument morte, il n'y a pas de connexion entre le cliché et la réalité. Mais d'un autre côté, si l'on veut sortir du cliché, il ne faut pas écrire trop vite, et moi j'ai besoin de vitesse. De beaucoup de vitesse. Je ne suis pas un écrivain qui polit les phrases, vraiment pas, je cherche l'énergie, mais l'énergie est une manne à clichés. Je sais donc qu'il y a des clichés dans *Mon Combat*, je les ai remarqués, mais j'ai dû petit à petit les accepter. Mais je crois que je suis parvenu à tout à fait me libérer des clichés émotifs et sentimentaux, qui sont à mon sens et de loin les plus dangereux.

Ecrivez-vous toujours « à l'aveugle » ?

Oui, je continue à avancer sans savoir où je vais, je ne veux pas non plus que le lecteur sache où il va, je n'ai aucune idée de ce que le lecteur fait comme lien entre les différentes parties, et peu m'importe lorsque j'écris. J'essaie d'agir par mon subconscient, j'écris à l'aube, je suis encore à moitié endormi, et je crois que c'est la manière d'être le plus libre. Comme disait Lawrence Durrell, « la littérature, c'est se fixer un but et s'y rendre à l'aveugle ».

Voilà pourquoi Je ne réécris jamais, je ne corrige pas, si je sens que le roman part dans la mauvaise direction, j'abandonne. Seule exception, ce dernier tome, j'en avais commencé les cent premières pages, puis je les ai jetées, et les ai réécrites.

Il a beaucoup été dit que vous donniez voix aux désarrois de la masculinité et de la paternité occidentales de ce début du XXI^e siècle, le percevez-vous ainsi ?

Je n'ai aucune opinion sur la masculinité ou la paternité d'aujourd'hui. J'ai écrit en tant qu'individu plutôt qu'en tant que père, ou homme face aux femmes. Mais il est vrai

« les choses changent, les nouvelles générations arrivent, et c'est à elles de définir leur propre rapport au monde »

que dès le départ, je me suis intéressé à la question des identités : qui je suis aux yeux des autres et aux yeux de moi-même, qu'est-ce que j'ai hérité, qu'est-ce que je pense, qui a fait de moi ce que je suis... Alors oui bien sûr, je suis un homme de mon temps, et ce n'est plus la même chose qu'avant, je ne suis pas un même père que mon père, je change des couches, donne des biberons... Si vous écrivez sur vous-même, vous exprimez la culture qui vous traverse. Mais je ne suis pas qu'un seul père, dans le tome II, j'ai appris ce que c'était que d'être un père, d'avoir une vie, un quotidien avec un bébé, qui vous bouleverse, mais qui régit aussi une grande part de votre existence. Dans le tome III, je me plongeais dans ma propre jeunesse, et je montrais une autre image, d'un garçon efféminé qui cherchait à tous prix à être

plus virile. Donc, j'ai tenté de refléter tous les niveaux d'identité, et de masculinité que j'ai traversés. A chaque livre, il fallait que cela se réinvente, et c'était pareil pour les images de pères, j'ai voulu explorer toutes les relations que je peux avoir avec mes enfants, c'était infini. On m'a d'ailleurs reproché en Suède, d'être aussi honnête sur mon rôle de père, et ses contraintes qui m'empêchaient parfois d'écrire, mais je devais raconter les choses telles qu'elles sont. Je vis aujourd'hui à Londres avec sept enfants à la maison, donc je n'ai rien contre le quotidien avec les enfants !!

Les questions d'identité sont devenues obsédantes aujourd'hui, et cette idée d'un Moi changeant et fluctuant, difficile à faire entendre, cela vous inquiète-t-il ?

Non, les choses changent, les nouvelles générations arrivent, et c'est à elles de définir leur propre rapport au monde. C'est vrai que les questions d'identités n'avaient pas de sens dans ma jeunesse, et qu'elles sont devenues essentielles aujourd'hui. Mais ce qui m'effraie, c'est l'éventualité que l'on ne puisse plus dire ce que l'on veut, or la littérature s'oppose à toute volonté de contrôler les pensées, les opinions, elle tente de faire voir la vie et l'intériorité tels qu'elles sont, et il est important pour tous de ne pas refouler cette réalité. La littérature doit rester un des très grands espaces de liberté, un lieu de conflits de différentes visions du monde, voilà ce qui en fait un lieu extraordinaire...

Vous appréciez Peter Handke je crois...

Il est incroyablement important, d'une liberté et d'une personnalité immenses. Je l'ai rencontré une fois à Oslo, et il m'a dit qu'il avait essayé de me lire, en anglais, en français, en allemand, mais qu'il n'y était jamais parvenu. C'était dur de sa part, mais je l'ai accepté, j'ai compris qu'il était sans compromis, et c'est bien là ce que j'admire le plus chez lui : il est en train de chercher quelque chose sans cesse et qu'il cherchera jusqu'à la fin, et peu lui importe le reste.

La question de la compromission est une des plus essentielles de *Mon Combat*, non ?

Oui, surtout dans ce dernier livre, puisqu'il y est question de la publication, et des réactions violentes qu'elle a suscitées. J'ai envoyé le manuscrit à tous ceux sur qui j'écrivais, et j'ai dû changer des choses, des noms, donc j'ai eu peur de me compromettre, mais je ne crois pas l'avoir fait. La compromission c'est une question constante lorsqu'on écrit sur soi-

même et sur ceux qui nous entourent. Mais le plus grand conflit a porté sur ce que j'avais écrit sur mon père et ma grand-mère, or, même si cela a été perçu douloureusement, il s'agissait de mon histoire, j'ai assumé les conséquences de ce que j'avais écrit, et fait le choix de ne faire aucune compromission, c'était à mon sens le seul moyen d'être juste dans le livre.

Vous décrivez la déchéance de votre père dans l'alcool. Diriez-vous qu'il incarne dans *Mon Combat* une forme de nihilisme contre lequel vous-même vous luttez ?

Oui, je pense qu'il était dans l'autodestruction, et à un certain point, il a laissé le monde continuer sans lui, il a jeté l'éponge. Il s'est donné au suicide, il ne pouvait plus continuer en y croyant si peu. Il y a un manque de sens dans sa vie qui m'a beaucoup frappé, et j'ai tenté dans *Mon Combat* de le comprendre, et je crois que je suis parvenu à le faire, à raconter ce fils qui rentrait chez lui et parlait à son père, c'est la première scène qui m'est venue au moment de l'écriture. Je n'ai d'abord pas compris pourquoi j'avais été bouleversé par la mort de mon père, pourquoi j'avais pleuré pendant une semaine après l'enterrement, alors que je le détestais. Depuis, j'ai compris et pardonné. Mais je n'ai bien sûr pas écrit ce livre pour me soigner...

Une phrase semble être aussi à l'origine du livre, celle que vous dit le pasteur à l'enterrement de votre père, « il faut savoir bien regarder »...

C'était au cours d'une longue conversation avec le pasteur, il me disait il faut voir ce qui est, les choses telles qu'elles sont présentes autour de nous... C'était pour lui une explication de ce qui avait eu lieu, mon père n'était pas là, dans sa vie, il devait avoir envie d'être ailleurs. C'est pareil lorsqu'on écrit, on est là, ou on n'est pas là, c'est aussi simple que cela. Voilà pourquoi il faut s'échapper des habitudes. Mon père n'a pas réussi à bien regarder ce qui l'entoure, il était plein d'une inquiétude qui a fini par le mener à la mort.

Vous consacrez aussi de longues pages à Celan.

Je lis de la non-fiction, mais j'ai lu dans ma vie beaucoup de poésie. Le problème est que je ne parviens pas à saisir la poésie, je n'ai pas ce rapport au langage, elle m'exclut, voilà pourquoi j'ai écrit autant dans ce livre sur Paul Celan, car je voulais la comprendre, remonter aux racines pour saisir où elle va, d'où elle vient.

Transformer à grande échelle, nouveau défi de la durabilité

Exposition
16.10.2020 – 25.01.2021

Bordeaux /
Amsterdam



Design graphique FormaBoom © Photographie Stijn Poelstra

Cité de l'architecture & du patrimoine
Palais de Chaillot – M° Trocadéro – Paris 16°

citedelarchitecture.fr     
#ExpoLaboLogement



Confessions 2.0

Dans un roman facétieux et triste, *La dernière interview*, Eshkol Nevo donne à un écrivain qui lui ressemble l'occasion de répondre aux questions de ses lecteurs rassemblées par un anonyme webmaster. Reportage auprès de l'écrivain israélien entre vraisemblance et faux-semblants. **PAR CLÉMENCE BOULOUQUE**